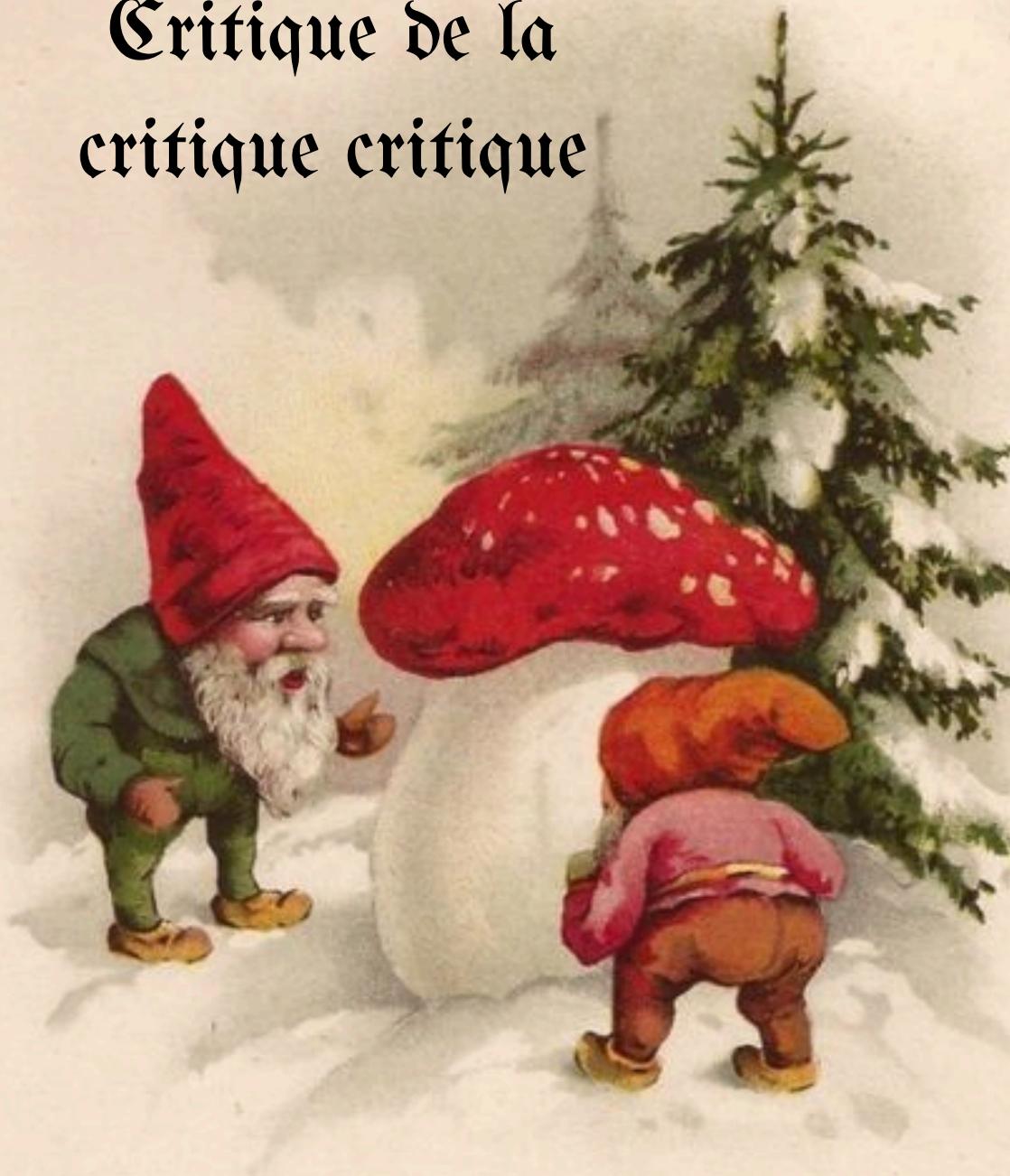
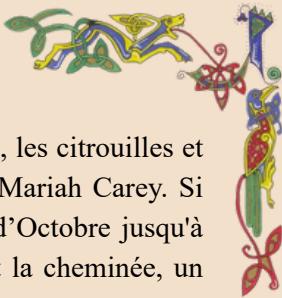


Critique de la critique critique

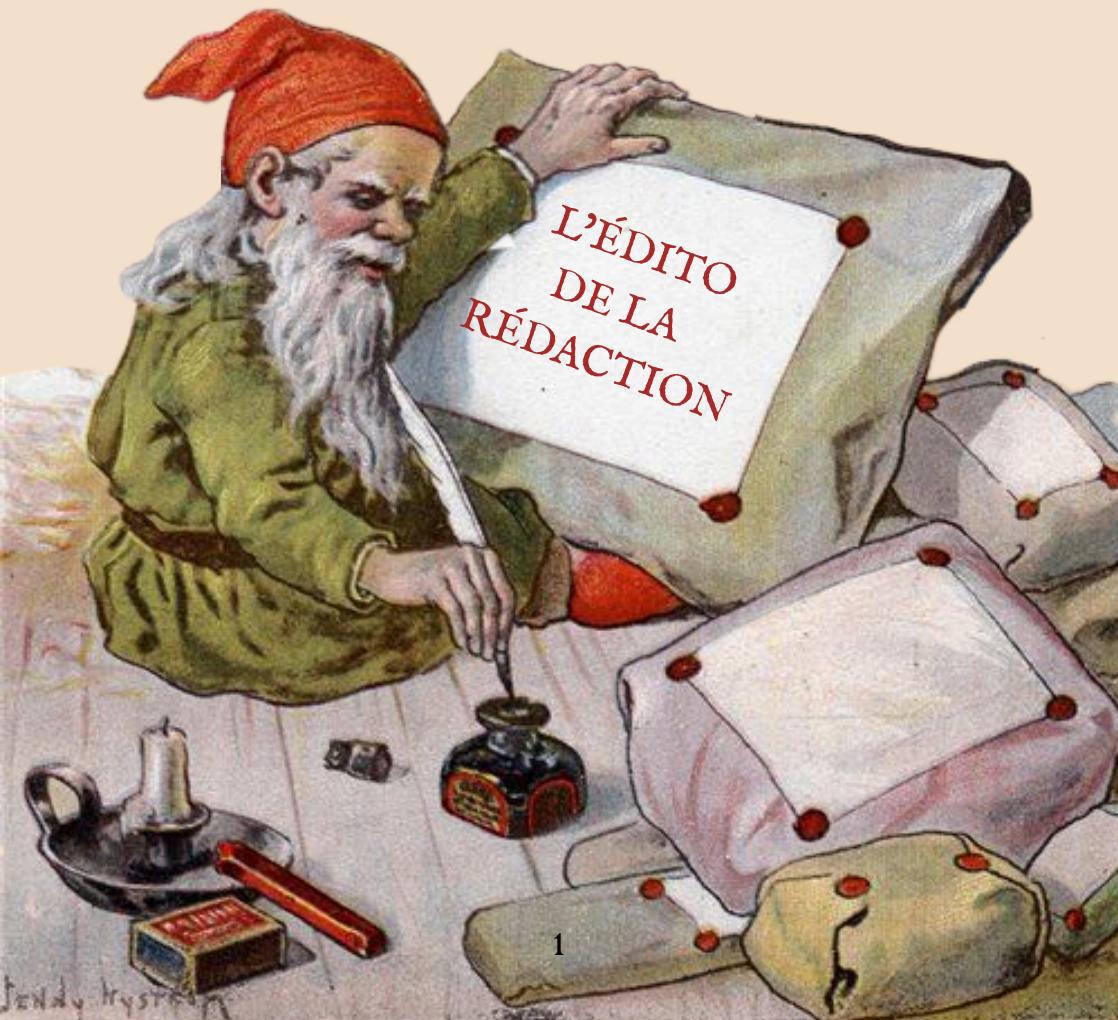


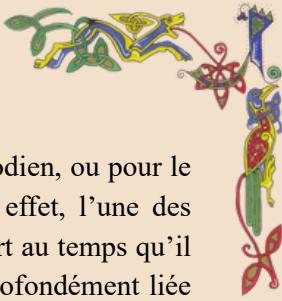
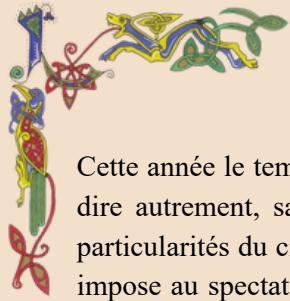


Le temps passe et passe et beaucoup de choses ont changé, les citrouilles et les toiles d'araignée ont laissé place aux guirlandes et à Mariah Carey. Si nous avons fait de notre mieux pour étirer les festivités d'Octobre jusqu'à fin décembre, il est maintenant temps de s'asseoir devant la cheminée, un verre de vin chaud à la main, et de laisser place à Noël.

Mais que serait Noël sans sa ribambelle de téléfilms médiocres nous diras-tu ?

Eh bien nous allons te répondre dans cette critique spéciale fêtes de fin d'année que nous dédicaçons à nos camarades lutins, exploités par le grand barbu.

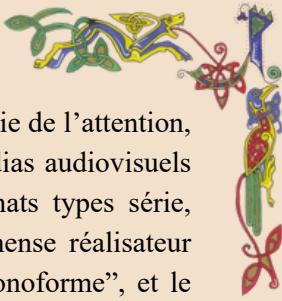
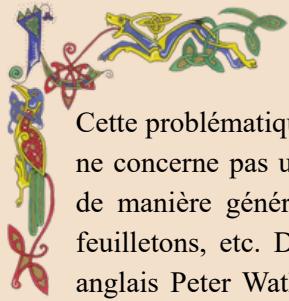




Cette année le temps a filé à la manière d'un film hollywoodien, ou pour le dire autrement, sans que l'on ne s'en rende compte. En effet, l'une des particularités du cinéma hollywoodien réside dans le rapport au temps qu'il impose au spectateur. Sa forme, quasi hégémonique, est profondément liée au développement historique du cinéma étasunien.

Ce montage très particulier, hérité de D.W Griffith, se caractérise par un besoin construit, celui de ne plus ressentir la temporalité. À l'écran, tout doit être fluide, attractif, on cherche par tous les moyens à éviter l'ennui, sentiment considéré négativement dans nos sociétés capitalistes, basées sur l'efficacité et le profit. Le cinéma devient une distraction face à laquelle il faut rester passif, se laisser porter, face à un flot d'images, fluide et attendu.





Cette problématique, très étudiée dans le cadre de l'économie de l'attention, ne concerne pas uniquement le cinéma et s'étend aux médias audiovisuels de manière générale, d'où le succès grandissant de formats types série, feuilletons, etc. Décédé en cette fin d'année 2025, l'immense réalisateur anglais Peter Watkins qualifiait ce type de format de "monoforme", et le considérait comme le schéma narratif dominant au cinéma et à la télévision.

Ce flux ininterrompu d'images et de sons, a pour conséquence d'habituer le spectateur à un rythme frénétique, empêchant toute réflexion critique de la part de ce dernier, privé de stimulation intellectuelle et maintenu dans une attention passive et faussement émotionnelle. Le spectateur est pris par la main, amené d'un point A à un point B, sans possibilité de dévier. Watkins considère très justement ce format, comme un outil au service des formes de pouvoir ayant tendance à uniformiser la pensée et à écraser toute forme de subversion pouvant remettre en question l'ordre établi. L'effacement du temps est alors central.

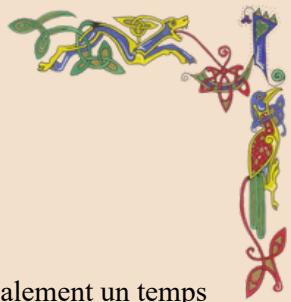
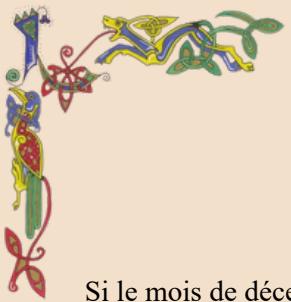


Pourtant le temps fait partie intégrante du cinéma, nombre de cinéastes en jouent, nous faisant ressentir la durée par l'étirement, parfois de manière éprouvante pour le spectateur, lui laissant l'occasion de réfléchir par lui-même sur le film et ses thèmes.

La réalisatrice Chantal Akerman, consciente de ce rapport au temps, utilisait une approche alternative dans ses films. Pour elle, il faut justement voir le temps passer dans un film, car pour la paraphraser, le temps est tout ce que l'on possède dans la vie, par conséquent, ne pas voir le temps passer devant un film, c'est se faire voler deux heures de sa vie. Si cette approche est, comme nous l'avons évoqué, particulièrement sous représentée dans le cinéma étasunien, elle a et continue d'exister, dans le cinéma d'autres pays, notamment chez les différentes nouvelles vagues, de Tsai Ming Liang à Straub et Huillet.



Cette contextualisation historique que nous souhaitions te partager, n'a ni vocation à blâmer le spectateur, ni à effacer d'un trait l'intégralité des films hollywoodiens concernés par cette problématique. Nous en partageons nous mêmes régulièrement dans nos critiques, et celle que tu lis actuellement ne fait pas exception. Mais nous souhaitions tout de même te faire part de cette analyse qui nous tient à cœur, et qui nous le pensons, peut permettre d'aiguiser ton regard de cinéphile. Garde donc cela en tête, en ce qui nous concerne, nous laissons place aux réjouissances en te proposant nos quelques cadeaux de fin d'année.

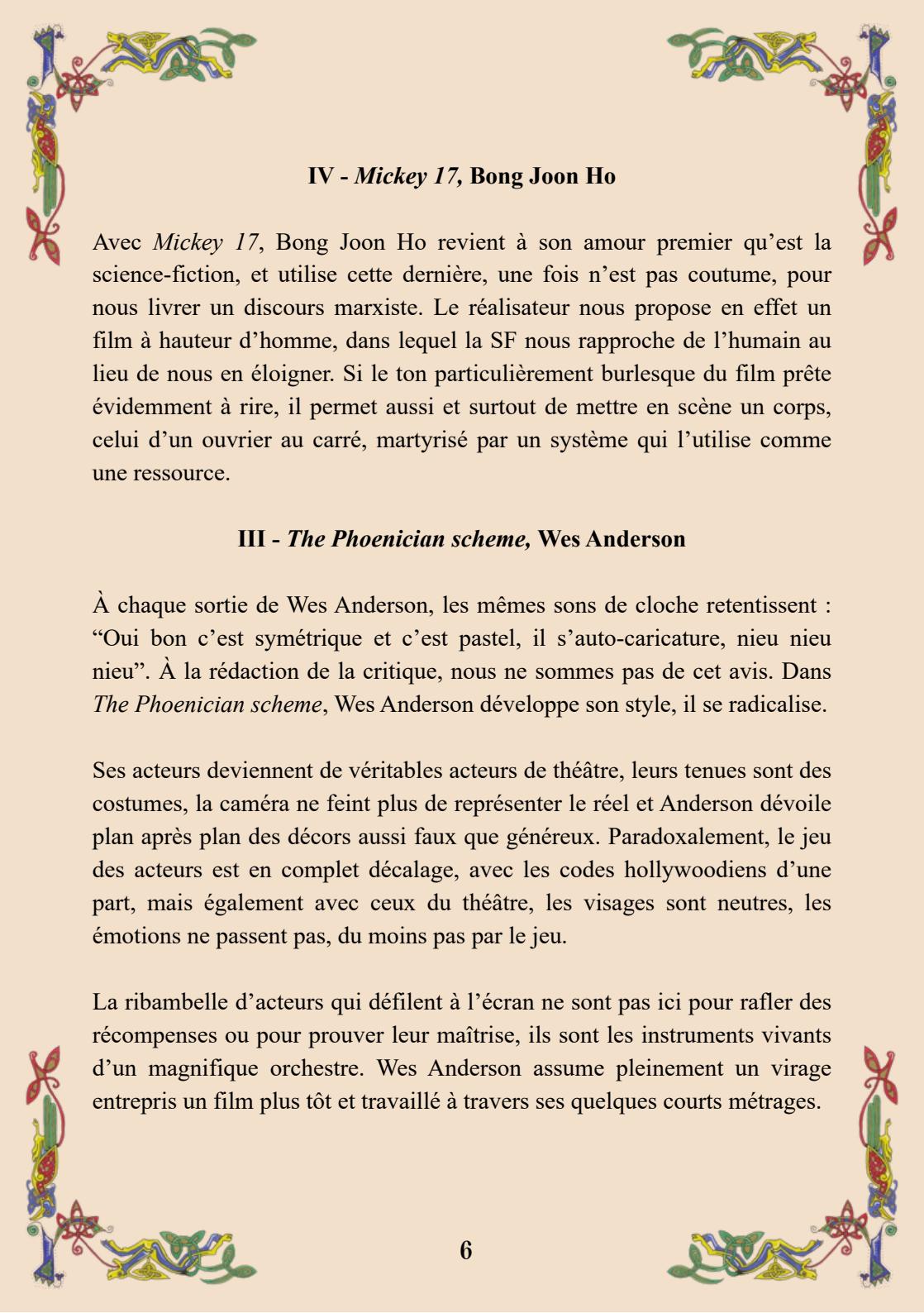


Top 5 2025

Si le mois de décembre est propice à la fête, il constitue également un temps idéal pour faire le bilan de l'année qui se termine. Nous avons donc décidé de te proposer un top 5 des films que nous avons eu la chance de voir cette année et qui constituent à nos yeux un bon échantillon de ce qui s'est fait de mieux en 2025. Nous nous excusons par avance pour le manque de diversité de cette sélection, limités par le temps ainsi que par le budget, nous nous sommes en effet concentrés sur quelques grosses sorties, mais promis, nous ferons mieux l'année prochaine. Un top c'est assez simple alors ne perdons pas plus de temps et commençons par la cinquième position :

V - *Bugonia, Yórgos Lánthimos*

Dans un huis clos étouffant à la mise en scène froide et précise, Lánthimos tisse la métaphore peu subtile mais efficace d'une Amérique profonde, à la fois victime et bourreau, littéralement renfermée sur elle-même. Le sujet du complotisme, central dans l'histoire, n'est pas présenté comme une folie individuelle mais bien comme la conséquence d'un système d'oppression capitaliste, sacrifiant des vies en échange de profits. La bourgeoisie incarné par Emma Stone est sortie de sa bulle et mise face à ses responsabilités, on questionne alors la notion de pouvoir mais également d'humanité, le tout sur fond d'humour absurde et de théorie extraterrestre.



IV - *Mickey 17*, Bong Joon Ho

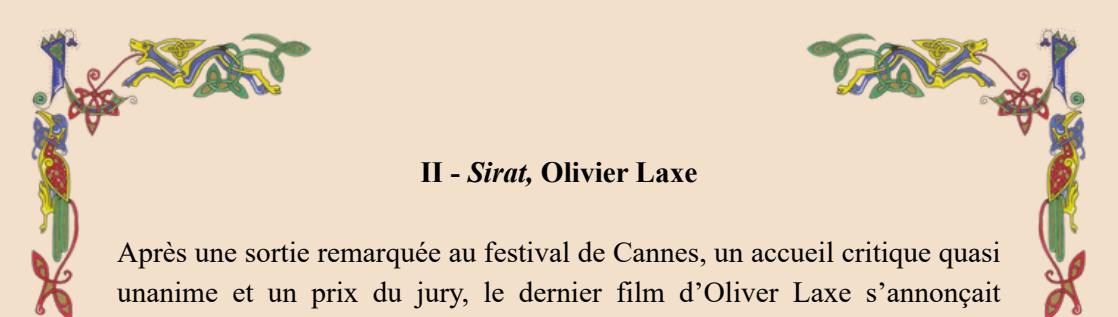
Avec *Mickey 17*, Bong Joon Ho revient à son amour premier qu'est la science-fiction, et utilise cette dernière, une fois n'est pas coutume, pour nous livrer un discours marxiste. Le réalisateur nous propose en effet un film à hauteur d'homme, dans lequel la SF nous rapproche de l'humain au lieu de nous en éloigner. Si le ton particulièrement burlesque du film prête évidemment à rire, il permet aussi et surtout de mettre en scène un corps, celui d'un ouvrier au carré, martyrisé par un système qui l'utilise comme une ressource.

III - *The Phoenician scheme*, Wes Anderson

À chaque sortie de Wes Anderson, les mêmes sons de cloche retentissent : “Oui bon c'est symétrique et c'est pastel, il s'auto-caricature, nieu nieu nieu”. À la rédaction de la critique, nous ne sommes pas de cet avis. Dans *The Phoenician scheme*, Wes Anderson développe son style, il se radicalise.

Ses acteurs deviennent de véritables acteurs de théâtre, leurs tenues sont des costumes, la caméra ne feint plus de représenter le réel et Anderson dévoile plan après plan des décors aussi faux que généreux. Paradoxalement, le jeu des acteurs est en complet décalage, avec les codes hollywoodiens d'une part, mais également avec ceux du théâtre, les visages sont neutres, les émotions ne passent pas, du moins pas par le jeu.

La ribambelle d'acteurs qui défilent à l'écran ne sont pas ici pour rafler des récompenses ou pour prouver leur maîtrise, ils sont les instruments vivants d'un magnifique orchestre. Wes Anderson assume pleinement un virage entrepris un film plus tôt et travaillé à travers ses quelques courts métrages.



II - *Sirat*, Olivier Laxe

Après une sortie remarquée au festival de Cannes, un accueil critique quasi unanime et un prix du jury, le dernier film d'Oliver Laxe s'annonçait comme l'un des événements cinématographiques majeurs de 2025. Quelques mois plus tard, à sa sortie officielle, nous sommes donc allés le voir, pleins d'attentes et de doutes, et nous n'avons pas été déçus.

Sirat est un véritable tour de force sensoriel, puissant, cruel et touchant, il est porté par une bande son intra-diégétique planante, qui nous suit jusqu'aux dernières minutes. Déjouant avec brio les attentes du spectateur, il évite les stéréotypes, nous plonge dans l'unité de la marge et dans la violence du monde. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur ce film mais nous vous conseillons d'aller le voir sans plus d'indications.

I - *One battle after another*, Paul Thomas Anderson

Si l'attente entre chaque film de Paul Thomas Anderson, PTA pour les intimes, est toujours insoutenable, c'est parce qu'elle est généralement proportionnelle au vertige que provoque son retour. Pour son dernier film *Une bataille après l'autre* ou *One battle after another*, dans la langue de Jay-Z, PTA frappe à nouveau très fort en nous livrant une comédie d'action politique émouvante et radicale.

Il y met en scène la vie de révolutionnaires dans une fiction contemporaine, abordant la question du mode d'action politique avec une critique léniniste du terrorisme comme mode d'action révolutionnaire.

L'action directe et violente y est notamment mise en parallèle avec une stratégie alternative mais alliée, plus proche des masses et incarnée par Benicio del Toro sous les traits du Sensei.

Cela faisait un bon nombre d'années qu'un film ne nous avait pas tenu en haleine si longtemps, les plus de 2h30 nous maintiennent sous une pression constante et nous laissent face aux crédits avec la sensation d'avoir vu quelques chose de grand. Nous rappelons pour finir que l'incroyable bande originale est portée par le tout aussi incroyable Jonny Greenwood de Radiohead.



Calendrier de l'avant

Comme vous le savez, qui dit Noël dit calendrier de l'avent et qui dit calendrier de l'avent dit chocolat. Malheureusement pour toi, nous n'avons ni les fonds ni la technique pour t'imprimer des critiques comestibles à base de cacao. C'est pourquoi en cette fin d'année, nous avons décidé de te proposer une liste de 24 films, tous liés de près ou de loin à Noël, à voir et à revoir pendant les fêtes.

The Neverending Story, Wolfgang Peterson *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*, Michel Gondry

Charlie and the Chocolate Factory, Tim Burton *The Ballad of Buster Scruggs*, Joel et Ethan Coen

One Flew Over the Cuckoo's Nest, Miloš Forman

Nightmare Before Christmas, Henry Selick

Scott Pilgrim vs. the World, Edgar Wright

The Grand Budapest Hotel, Wes Anderson

The Hateful Eight, Quentin Tarantino

Un Singe en Hiver, Henri Verneuil

It's a wonderful life, Frank Capra

Eyes Wide Shut, Stanley Kubrick

The Princess Bride, Rob Reiner

Tokyo Godfathers, Satoshi Kon

Groundhog Day, Harold Ramis

In Bruges, Martin McDonagh

Batman Returns, Tim Burton

Snowpiercer, Bong Joon Ho

Die Hard, John McTiernan

The Thing, John Carpenter

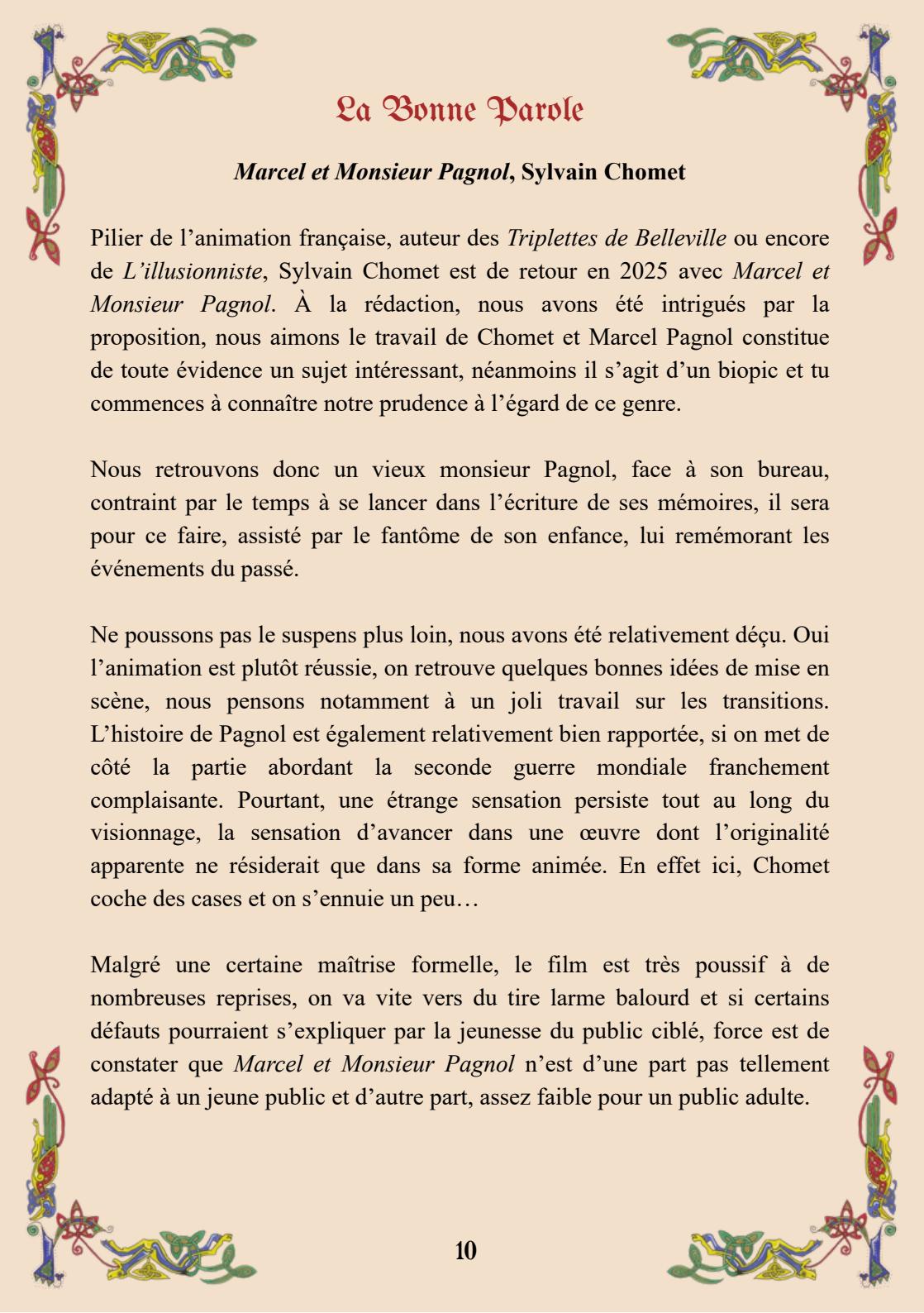
Hook, Steven Spielberg

Paddington, Paul King

Brazil, Terry Gilliam

Gremlins, Joe Dante





La Bonne Parole

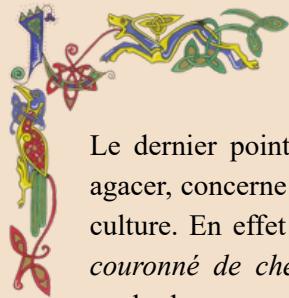
Marcel et Monsieur Pagnol, Sylvain Chomet

Pilier de l'animation française, auteur des *Triplettes de Belleville* ou encore de *L'illusionniste*, Sylvain Chomet est de retour en 2025 avec *Marcel et Monsieur Pagnol*. À la rédaction, nous avons été intrigués par la proposition, nous aimons le travail de Chomet et Marcel Pagnol constitue de toute évidence un sujet intéressant, néanmoins il s'agit d'un biopic et tu commences à connaître notre prudence à l'égard de ce genre.

Nous retrouvons donc un vieux monsieur Pagnol, face à son bureau, contraint par le temps à se lancer dans l'écriture de ses mémoires, il sera pour ce faire, assisté par le fantôme de son enfance, lui remémorant les événements du passé.

Ne poussons pas le suspens plus loin, nous avons été relativement déçu. Oui l'animation est plutôt réussie, on retrouve quelques bonnes idées de mise en scène, nous pensons notamment à un joli travail sur les transitions. L'histoire de Pagnol est également relativement bien rapportée, si on met de côté la partie abordant la seconde guerre mondiale franchement complaisante. Pourtant, une étrange sensation persiste tout au long du visionnage, la sensation d'avancer dans une œuvre dont l'originalité apparente ne résiderait que dans sa forme animée. En effet ici, Chomet coche des cases et on s'ennuie un peu...

Malgré une certaine maîtrise formelle, le film est très poussif à de nombreuses reprises, on va vite vers du tire larme balourd et si certains défauts pourraient s'expliquer par la jeunesse du public ciblé, force est de constater que *Marcel et Monsieur Pagnol* n'est d'une part pas tellement adapté à un jeune public et d'autre part, assez faible pour un public adulte.



Le dernier point que nous évoquerons ici et qui a su franchement nous agacer, concerne le rapport de l'œuvre à la langue et plus généralement à la culture. En effet Pagnol est *né dans la ville d'Aubagne, sous le Garlaban couronné de chèvres, au temps des derniers chevriers*, sa région natale coule dans ses veines comme dans l'encre de ses textes, et Chomet le sait. Nous noterons d'ailleurs à son crédit, la magnifique utilisation de l'accent du sud est, si peu présent sur le grand écran. Pourtant la voix de Marcel qui aurait pu être interprétée par un habitant de la région aux cigales, est ici portée par Laurent Lafitte de la comédie française, et autant te dire que si ce cher Laurent est un plutôt bon acteur, il est autant d'Aubagne que nous sommes de Paris.

Dans nos rêves les plus fous, nous aurions préféré entendre la douce voix du poète aubagnais SCH, pour interpréter le grand Pagnol, et pas simplement pour chanter au moment des crédits.



Tenshi no tamago, Mamoru Oshii

En 1985 soit 10 ans avant le classique *Ghost in the Shell*, Mamoru Oshii, pilier de l'animation japonaise, proposait un film magistral passé totalement inaperçu en France. Aujourd'hui en 2025, après 40 ans d'attente, il ressort enfin au cinéma, où nous avons eu la chance de le découvrir.

Il y a évidemment énormément de choses à dire sur *L'Œuf de l'ange*, mais nous pourrions commencer en disant que c'est une œuvre qui ne tient pas son spectateur par la main. Nous y suivons un personnage solitaire, quasi mutique, croisant la route d'une étrange jeune fille, tout aussi peu bavarde, la jeune fille porte un œuf et notre protagoniste semble tenir une arme en forme de croix. C'est tout. En quelques mots nous avons plus ou moins résumé l'histoire du film.

Cette œuvre, franchement atypique, ne repose ni sur un scénario, ni sur des dialogues mais prend le parti de nous raconter une histoire par les images. On peut en quelque sorte y trouver un parfait contre-exemple au modèle hollywoodien que nous te présentions dans l'Édito. Nous serions incapables en quelques lignes d'évoquer les nombreuses références présentes dans l'œuvre, allant de Moebius à Giger, en passant par la mythologie chrétienne. En résumé, *L'Œuf de l'ange* est une œuvre colossale, dont l'influence est encore visible de nos jours, dans une myriade de films et de productions culturelles.



Critique à l'aveugle

Ce mois-ci, le film que nous avons décidé de ne pas aller voir mais de tout de même te déconseiller, n'est plus projeté sur le grand écran. Nous nous en réjouissons. Néanmoins en notre absence, tu t'es peut être laissé tenter par la chouffinerie, et tu as potentiellement cédé une seconde fois face à la promesse d'une suite à la série qui a bercé tes soirées. Tu l'auras peut-être déjà compris, nous parlerons ici de *Kaamelott : deuxième volet, partie 1* (oui tout ça).

Pour commencer cette critique à l'aveugle, il est important de préciser que nous n'avons rien de particulier à reprocher à la série *Kaamelott*. Astier a su y proposer, dans un format court et efficace, une interprétation originale du mythe Arthurien tout en empruntant à la gouaille du cinéma à la papa de Georges Lautner et plus particulièrement aux généreux dialogues de Michel Audiard.

C'est efficace dans la forme, malin dans le texte, bon dans le jeu, nous en gardons un très bon souvenir.

CEPENDANT

Tout comme nous, tu as certainement pu constater une tendance, soit dit en passant particulièrement masculine, à la vénération immodérée d'Alexandre Astier.

Et vas-y que le mec est un génie, tout ce qu'il touche se transforme en or, il est super intelligent, il a sauvé ma grand-mère d'un incendie, blablabla...

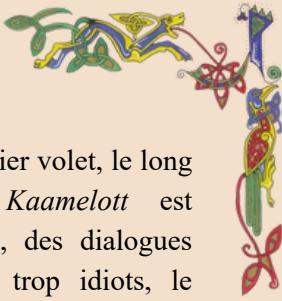
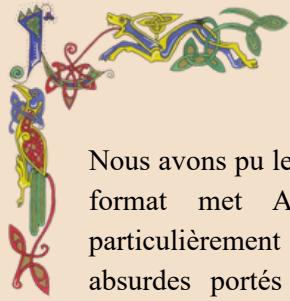
Et franchement cette adulation ne nous aurait pas tant dérangé si elle avait su rester discrète. Mais tu le sais aussi bien que nous, les fans d'Astier sont tout sauf discrets, partout où il est possible de s'exprimer et d'insulter les détracteurs du bonhomme, on les voit débarquer par paquets de dix, à coups de "c'est pas faux" et autres citations répétées ad nauseam.

Il semblerait en effet qu'un étrange phénomène fasse perdre tout sens critique au trentenaire moyen lorsqu'il est question d'une œuvre dans laquelle Astier est impliqué.

Heureusement pour nous, nous ne sommes ni trentenaires ni moyens et lorsqu'un film est mauvais, on l'évite ou on le déglingue, parfois les deux.

Venons en au fait : être un bon dialoguiste de format court ne fait pas de vous un bon réalisateur en format long.





Nous avons pu le constater en 2021 avec la sortie du premier volet, le long format met Astier en difficulté. L'humour de *Kaamelott* est particulièrement lié à sa forme : une situation simple, des dialogues absurdes portés par des personnages trop malins ou trop idiots, le dénouement est rapide, la structure est celle d'un feuilleton, un enchaînement de sketchs, à la fois riches et efficaces.

Lors du passage au format long, arrive ce qui devait arriver, le rythme n'est plus le même, les répliques autrefois courtes et percutantes sont ici étirées et sur-signifiées. La mise en scène ne traduit plus un regard mais une contrainte pour le réalisateur, perdu dans un budget mal exploité, n'ayant dans les mains que ses vieux outils inadaptés. On filme un dialogue puis on passe au suivant, champ, contre champ, on s'ennuie.

Le deuxième volet n'est pas plus engageant, Astier semble essayer de monter dans l'épique tout en nous réservant la même soupe au niveau des dialogues, on joue sur l'émotion des fans en leur faisant espérer un retour aux sources, très peu pour nous.

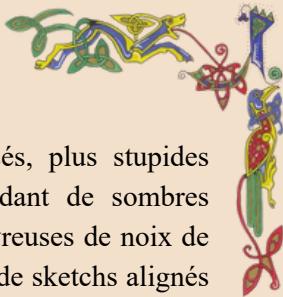
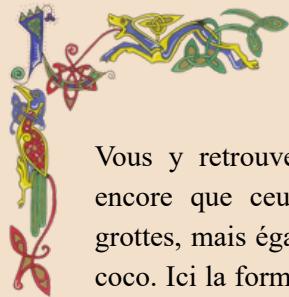


Un air de déjà vu

Quelques lignes plus tôt, nous t'avons largement encouragé à ne pas aller voir *Kaamelott*, te faisant ainsi gagner deux bonnes heures. Mais tu commences à nous connaître, si nous te faisons gagner du temps quelque part, c'est pour te le reprendre ailleurs. Magnanimes, nous avons considéré qu'il était triste de te priver de ce bon vieux roi Arthur et de ses camarades, nous avons par conséquent une alternative à te proposer.

Comme tu peux t'en douter, Astier ne fut pas le premier à tenter d'adapter la quête du Graal au cinéma, et il se trouve qu'à la rédaction, nous avons grandi en revoyant en boucle l'un de ses illustres prédécesseurs. Ainsi, en remplacement, nous te proposons le classique *Monty Python and the Holy Grail*, écrit et réalisé comme son nom l'indique par la troupe légendaire des Monty Python. Premier long métrage de Terry Jones, accompagné par l'excellent Terry Gilliam, *Sacré Graal* est un classique de l'humour absurde anglais.

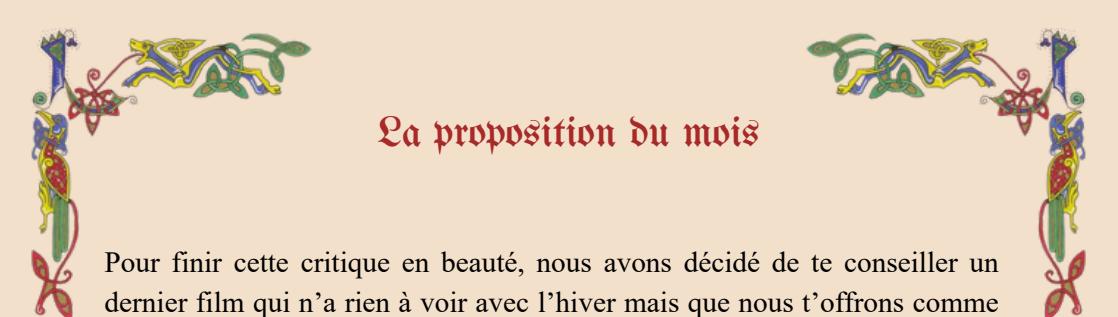




Vous y retrouverez un groupe de chevaliers bras cassés, plus stupides encore que ceux d'Astier, de terrifiants monstres gardant de sombres grottes, mais également de la magie et des hirondelles livreuses de noix de coco. Ici la forme est assumée, le film présente une série de sketchs alignés sur un scénario volontairement bancal. La mise en scène est étonnamment intéressante et ses nombreuses idées sont souvent liées au manque de moyens, rappelant ainsi les débuts volontairement ou non comiques du cinéma.

L'absurde est poussé à son paroxysme, le quatrième mur est brisé à de nombreuses reprises et les codes classiques du moyen âge sont détournés au possible. Nous accorderons une mention spéciale pour les délicieux moments d'animations où les enluminures qui accompagnent le narrateur prennent vie et proposent des gags aussi beaux que burlesques.





La proposition du mois

Pour finir cette critique en beauté, nous avons décidé de te conseiller un dernier film qui n'a rien à voir avec l'hiver mais que nous t'offrons comme un petit cadeau sous le sapin.

Si nous avons malheureusement manqué la sortie de *Tardes de Soledad*, dernier film documentaire du réalisateur espagnol Albert Serra, nous ne pouvons que te recommander son film précédent sorti en 2022 :

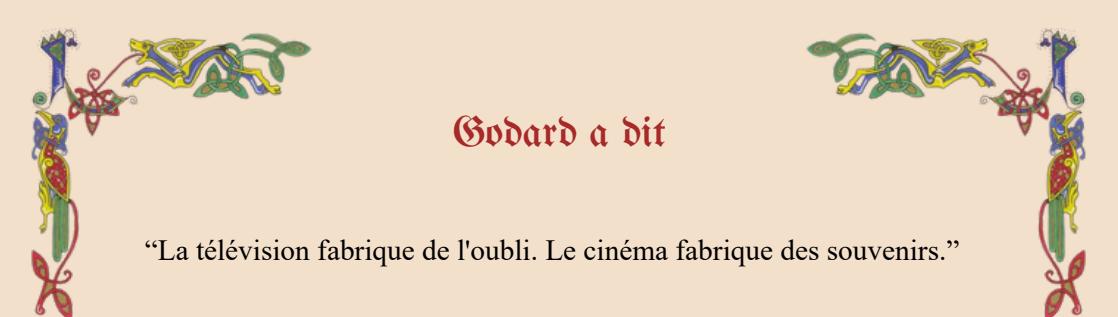
Pacification : Tourment sur les îles, Albert Serra

Loin d'un conte de noël, ce film nous emmène au sud du pacifique, plus exactement en Polynésie, sur l'île de Tahiti. Tu y retrouveras l'excellent Benoît Magimel, incarnant le haut commissaire De Roller enquêtant sur la possible reprise des essais nucléaires. Présenté en deux lignes, le film de Serra semble, sans mauvais jeu de mot, assez bateau, mais que nenni !

Il s'agit en réalité d'un excellent long métrage qui te plongera dans une ambiance étrange et onirique, portée entre autres par une photographie magnifique perpétuellement à cheval entre le jour et la nuit.

Derrière cette ambiance planante, une enquête hautement politique, une satire du paternalisme français et de l'impérialisme. Entre dialogues étranges et moments de flottements, Pacification est une œuvre hors du temps où les longueurs et les silences se dégustent et s'apprécient comme du bon vin.

Justement récompensé aux césars pour son interprétation, Magimel livre une performance admirable et nous accompagne dans cet étrange moment de cinéma.



Godard a dit

“La télévision fabrique de l'oubli. Le cinéma fabrique des souvenirs.”

Joyeuses fêtes

